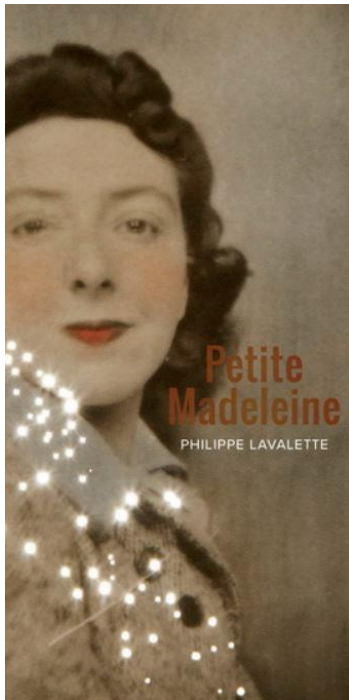


# Petite Madeleine

Philippe Lavalette



4 janvier 1909. Au 86, boulevard Montparnasse, un nouveau-né est déposé sur le paillason de la concierge. C'est la grand-mère de l'auteur. L'enfant est recueilli par Madeleine Fargeau, amante et modèle du peintre Amedeo. Bien malgré elle, la jeune femme donnera son nom à l'enfant et petite Madeleine grandira dans un monde où les hommes protègent mais aussi dévastent. Elle apprendra à accepter la trahison comme leitmotiv de sa vie. Entre les tisanes à la bourrache qui rendent amoureux, les jeunes hommes de 17 ans qui meurent pour la nation et les grands maigres aux bras tatoués qui semblent sortis tout droit d'un tableau de Renoir, on se demande quelle force obscure fait en sorte que toute la lignée des

femmes nées de petite Madeleine est sans cesse ramenée sur les rives de l'abandon, malédiction qui semble prendre fin avec la naissance de la fille de l'auteur.

- **Date de parution :** septembre 2017
  - **Éditeur :** MARCHAND DE FEUILLES
  - **ISBN :** 9782923896748 (2923896742)
-

## Dans le quotidien québécois « LE DEVOIR »

---

### Philippe Lavalette veut recoller les morceaux du passé

<http://www.ledevoir.com/lire/508259/recoller-les-morceaux-du-passe-de-pere-en-fille>

Sur la toile intitulée simplement *La desserte*, peinte en 1897 par Henri Matisse, une servante arrange un bouquet de fleurs, sur une table dressée pour plusieurs convives. Cette femme pourrait bien être l'arrière-grand-mère de Philippe Lavalette, qui vient de publier son premier roman, *Petite Madeleine*, aux éditions Marchand de feuilles. Son arrière-grand-père, quant à lui, pourrait bien être Henri Matisse lui-même.

C'est, en tout cas, l'histoire que *Petite Madeleine* raconte. On y suit le parcours de Madeleine Fargeau, grand-mère de l'auteur, confiée à l'Assistance publique de Paris en 1909. Elle n'aura jamais connu, de son vivant, ses parents biologiques.

Habité par une volonté de savoir, et de réparer l'outrage de l'abandon fait à sa grand-mère, laissée sur un paillason à Montparnasse, Philippe Lavalette, qui habite désormais de ce côté-ci de l'Atlantique, a entrepris il y a quelques années une recherche pour mieux connaître ses origines.

« À 68 ans, dit-il, le jour de son anniversaire, attablé au café Mamie Clafoutis de la rue Van Horne, j'ai un point de vue sur plusieurs générations. » Du haut de son âge, il contemple l'histoire de sa grand-mère, mais voit aussi sa petite-fille, qui s'appelle d'ailleurs Mishka Madeleine, fille de l'auteure et cinéaste Anaïs Barbeau-Lavalette, faire ses premiers pas.

Le roman *Petite Madeleine* débute donc dans le quartier de Montparnasse, à l'époque où il est le quartier des artistes par excellence à Paris. Y circulent et cohabitent Amedeo Modigliani, Henri Matisse, que Philippe Lavalette se contentera d'appeler Amedeo et Henri, mais aussi Picasso, Soutine, le peintre japonais Foujita, et bien d'autres. Parmi eux, un modèle, Madeleine Fargeau, qui aurait inspiré, selon Philippe Lavalette, le magnifique tableau *Nu couché au coussin bleu*, vibrant de sensualité, d'Amedeo Modigliani.

### Une famille et son passé

C'est cette Madeleine Fargeau qui aurait recueilli la grand-mère de l'auteur sur le paillason du concierge devant la maison du peintre Henri, avant de la confier à l'Assistance publique, qui lui aurait demandé de donner son nom à l'enfant.

À partir de là, la vie de Madeleine est écrite, consignée, avec beaucoup de détails, dans le grand cahier noir de l'Assistance publique que Philippe Lavalette a fini par pouvoir consulter. « *Tout est écrit, mais c'est très difficile d'y avoir accès* », raconte-t-il.

C'est grâce à ce cahier que Lavalette a fini aussi par savoir qui était son grand-père. Madeleine Fargeau a en effet accouché de la mère de l'auteur, Jeannine, avant de se marier plus tard avec un autre homme, dont elle aura ensuite deux autres enfants et dont elle portera le nom.

« *Je n'ai jamais demandé à ma mère qui était son père, raconte Lavalette en entrevue. Et Jeannine, sa mère, aujourd'hui décédée, n'a elle non plus jamais abordé le sujet avec sa mère Madeleine. C'était interdit.* »

Lorsqu'il a entamé les recherches au sujet de sa famille, il y a quelques années, Philippe Lavalette avait déjà l'intention d'écrire un roman, le roman de son histoire.

Entre-temps, sa fille, la cinéaste et écrivaine Anaïs Barbeau-Lavalette, a entrepris la même démarche, au sujet de sa propre grand-mère maternelle, la peintre Suzanne Meloche, qui a participé au mouvement du Refus global.

Cette quête est racontée dans le magnifique roman *La femme qui fuit*, lauréat du Prix des libraires 2016, également publié aux éditions Marchand de feuilles.

C'est donc toute une famille qui semble ainsi lancée sur les traces de son passé, appliquée à en recoller les morceaux. Manon Barbeau, mère d'Anaïs et de Manuel, conjointe de Philippe Lavalette, avait d'ailleurs ouvert le bal il y a plus d'une décennie avec son film *Les enfants du Refus global*, qui révélait son abandon et celui de son frère par ses parents, les peintres Suzanne Meloche et Marcel Barbeau. On se retrouve donc ici en terrain connu, au milieu d'artistes peintres peu portés sur la famille, et avec une blessure familiale profonde à la clé.

### **Briser le cycle de l'abandon**

Alors que paraît son premier roman, Philippe Lavalette semble exulter, fort de l'impression d'avoir brisé le cycle des enfants nés de père inconnu, et aussi le pacte du silence imposé par les générations précédentes. Dans son roman, il parle d'ailleurs d'une sorte de contrat de loyauté, qui aurait uni les filles et leurs mères et qui les aurait conduites à l'abandon, de génération en génération. La mère de Philippe Lavalette a brisé ce pacte avant de mourir, en demeurant avec le père de ses enfants, dit-il.

C'est une journaliste française, Gwenaëlle Leprat, qui a aidé Philippe Lavalette dans ses recherches. Bien qu'il ait pris soin de désigner son oeuvre comme un roman, Philippe Lavalette dit réellement croire être l'arrière-petit-fils d'Henri Matisse. Selon lui, des recoupements indiquent que celle qu'il surnomme Lucia, la femme ayant abandonné sa grand-mère, répondait, par certains points, à la description de la servante d'Henri Matisse, que l'on voit sur le tableau *La desserte*.

Le tout, évidemment, resterait à prouver, et ça n'est pas la quête de preuve qui guide ici Lavalette. À voir ses yeux briller lorsqu'il parle de sa famille, de ses enfants, et de ses petits-enfants, on sent bien que la réparation a déjà fait son oeuvre.

D'abord cinéaste, Philippe Lavalette s'est initié à l'écriture avec *La mesure du monde*, un carnet de réflexion sur son métier de cinéaste, lui qui est avant tout directeur de la photographie.

Il dit apprécier l'écriture parce que celle-ci lui permet d'aller plus loin à l'intérieur de lui-même.

Il songe maintenant à écrire des carnets de voyage. « *Mon métier m'amène à voyager beaucoup*, dit-il. *Je me souviens de cette fois où j'arrivais de la bande de Gaza, en Palestine,*

*quand on m'a demandé d'arrêter à Paris pour prendre des photos d'un défilé de mode de Valentino. Je suis allé dans les coulisses et j'ai pris cette photo d'un modèle, qui enlevait ses chaussures trop hautes, et qui grimaçait de douleur* ». Autre pays, autre souffrance...

**Caroline Montpetit** - 18 septembre 2017

## Sur le site de « LE JOURNAL DU QUEBEC »

---

### Se libérer des fantômes et des silences

**Pour son tout premier roman, *Petite Madeleine*, le cinéaste montréalais Philippe Lavalette propose une grande odyssée intergénérationnelle dans sa famille, où la blessure d'abandon est souvent présente, et une incursion dans le milieu artistique de Montparnasse au début du 20<sup>e</sup> siècle.**

Philippe Lavalette – le père d'Anaïs Barbeau-Lavalette, auteure du best-seller *La femme qui fuit* – propose une véritable quête sur ses origines familiales. Il remonte le fil jusqu'à l'histoire de sa grand-mère Madeleine Fargeau, retrouvée sur un paillason devant une église de Montparnasse.

Lucia, la domestique portugaise d'un grand peintre, a abandonné son bébé naissant sur le pas d'une porte. La petite est sauvée par Mademoiselle Fargeau qui posait nue pour les peintres de la bohème. Et d'une femme à l'autre, toute une lignée de femmes sera marquée par la blessure d'abandon.

### De surprise en surprise

On va de surprise en surprise en lisant ce roman. « Le livre est né de ce besoin de comprendre ce syndrome de l'abandon qui a aussi marqué Manon Barbeau, ma femme, de ce côté de la famille dont parle très bien Anaïs. »

Or, par un hasard incroyable, c'était la même chose de son côté. Philippe Lavalette s'est demandé comment, à partir d'une trahison, on se reconstruit. « La trajectoire que décrit Anaïs est un peu la même de mon côté : comment on va rebâtir à partir d'un désastre ? Du côté de Manon, c'est elle-même qui a reconstruit. Moi, c'est ma mère qui a reconstruit. Je suis le bénéficiaire de cette reconstruction. »

Remonter le fil de la généalogie a été long et laborieux. « J'ai mis beaucoup de temps à avoir accès aux archives de l'Assistance publique à Paris. Les dossiers ont été ouverts dans les années 70. Mais c'est fabuleux parce que tout est consigné. C'est une source fabuleuse d'information et d'inspiration. »

L'identité du père du bébé abandonné, un peintre célèbre prénommé Henri, relève-t-il de la fiction ? « Je ne peux absolument pas avoir de preuve de cette réalité. Mais il y a une sorte

d'environnement favorable qui fait que je suis parti sur cette piste. Je crois aussi que la fiction permet de dégager une sorte de vérité et que parfois, en prenant des petits détours, on va dire encore plus vrai que ce qu'on pensait faire si on se limite simplement aux faits. Mais je n'ai pas de preuve écrite. »

Philippe Lavalette ajoute que pendant deux ou trois décennies, tous les grands noms de l'art contemporain se retrouvaient dans le même quartier, sur les mêmes trottoirs, dans les mêmes cafés, avec les mêmes modèles qui passent d'un peintre à l'autre. « À partir de là, l'imagination s'emballe. J'ai construit le roman à partir du contexte et de ce que je pouvais cueillir à gauche et à droite comme information. Ils sont tous là dans un carré plus petit que le Mile-End. Et ma grand-mère est née en plein milieu, à ce moment-là. »

### **Écriture libératrice**

Le roman parle donc du lien filial, du traumatisme d'abandon, mais aussi de l'émergence de l'art contemporain, de la Seconde Guerre mondiale, des jeunes hommes partis pour ne plus jamais revenir, des femmes dont la parole n'était ni entendue ni respectée.

Il a trouvé l'écriture libératrice et apaisante. « J'ai le sentiment de quelque chose qui m'a pacifié par rapport à ma vie, par rapport à tous ces fantômes qui sont derrière, tous ces silences, toutes ces souffrances maudites. C'est lourd et personne ne parlait des jeunesses qui ont été massacrées par la guerre, qui a été terrible. J'ai un sentiment d'accomplissement : ce roman, je devais le faire, et je l'ai fait. »

**Marie-France Bornais – 26 novembre 2017**